Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 41 (1908)

Heft: 4-5: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Artikel: Les idées morales chez les grands prosateurs français du premier Empire et de la Restauration [suite]

Autor: Cart, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379841

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES

IDÉES MORALES CHEZ LES GRANDS PROSATEURS FRANÇAIS

du premier Empire et de la Restauration

PAR

J. CART[1]

IV

Si le *Génie du christianisme* présente tant de faiblesses et de lacunes, soit au point de vue de l'appréciation des doctrines, soit à celui des conséquences pratiques de celles-ci, ou de la morale, n'en faudrait-il pas chercher la cause — ou, du moins, une cause essentielle — dans ce qu'on pourrait appeler la *conversion* de Chateaubriand? Assurément, quand on touche à ce domaine, il y a toujours quelque témérité à vouloir l'explorer chez les autres et cela exige de minutieuses précautions. Cependant Chateaubriand a tellement parlé de lui-même dans ses divers ouvrages; il s'est si souvent complu à se montrer tel qu'il lui importait qu'on le vît, que, grâce à ces confidences, il n'est pas impossible de se rendre compte du travail qui se serait accompli en lui et qui d'un sceptique aurait fait un chrétien.

En deux mots bien connus, Chateaubriand a raconté le changement si soudain, et, semble-t-il, définitif, qui se serait accompli en lui : « *J'ai pleuré et j'ai cru!* » Cette phrase célèbre qui, dans sa concision, ne manque pas d'élo-

[1] Voir *Revue de théologie et de philosophie*, livraisons de juillet 1906, mars, mai, juillet 1907, mars-avril et mai-juin 1908.

quence, ne suffirait-elle pas déjà à caractériser ce genre de conversion qui relève plus de l'émotion que de la conviction, qui est plus affaire des nerfs que de la conscience? Chateaubriand ne l'a-t-il pas implicitement reconnu lorsqu'il a écrit dans la préface du *Génie du christianisme :* « Ma conviction est sortie du cœur. » Cependant la situation étant donnée, soit l'ébranlement produit chez lui par la nouvelle de la mort de sa mère, cela équivaudrait à une victoire du sentiment sur le scepticisme naturel. Toutefois, ce qu'il y a de plus significatif à cet égard, c'est cette phrase des *Mémoires d'outre-tombe:* « Je suis devenu chrétien. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles[1]. » En d'autres termes, Chateaubriand aurait accepté, sans y regarder de plus près et sous la pression d'un sentiment dont il ne lui aurait pas été possible de se rendre maître, un système religieux que, jusqu'alors, il aurait repoussé comme incompatible avec les exigences de la raison. Ce système, c'était le christianisme tel que sa mère l'avait professé, — cette mère dont il dit avoir tenu sa religion, en recueillant les vérités chrétiennes qui sortaient de sa bouche[2] ; le christianisme tel que, dans sa jeunesse, il avait appris à le connaître, mais qu'il s'était appliqué à combattre depuis le jour où il s'était cru en possession de lumières naturelles pleinement suffisantes. En fait, bien que, dans l'occasion, il parle volontiers de sa *foi*, il semblerait qu'il n'a eu que des *croyances*, ces croyances qui ont leur siège dans la tête tandis que le cœur reste fermé. Il a pu dire que sa conviction était sortie de son cœur, mais pour qu'elle en sortît, il fallait au préalable qu'elle y fût entrée, et cela sous une influence tout autrement puissante que le sentiment naturel et l'émotion dont il s'est avoué le vaincu. Au reste, en tout cela, Chateaubriand ne va pas au delà des exigences de son Eglise. En effet, au point de vue du catholicisme romain, la conversion n'implique pas nécessairement un changement du cœur, cette nouvelle naissance dont Jésus parlait à Nicodème, mais une

[1] *Mémoires*, etc., III, p. 270. — [2] *Ibid.*, etc., I, p. 89.

simple adhésion de l'esprit à un ensemble de doctrines, et surtout une stricte observation des rites cultuels. Aussi son christianisme « d'un titre si peu certain, » comme s'exprime Emile Faguet, est-il devenu la forme même, vague et flottante, du sentiment religieux moderne. Ce n'est pas que Chateaubriand n'ait éprouvé alors le besoin de quelque chose de plus sérieux. A propos de *René*, il s'exprime ainsi : « Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent? de retremper son âme à la fontaine de vie? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste[1] ? » Il y avait là les éléments premiers d'une vraie conversion; que n'a-t-il cédé à cette impulsion ! Il aurait peut-être été à l'abri de ces alternatives dont il parle à la date du mois de juin 1833. « Quand les premières semences de la religion germèrent dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une bise aride et glacée, et la terre se dessécha. Le ciel en eut pitié; il lui rendit ses tièdes rosées ; puis la bise souffla de nouveau. Cette alternative de doute et de foi a fait longtemps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices[2]. »

Etant donnée la nature de la conversion de Chateaubriand, on comprend qu'il n'ait pas pénétré l'essence même du christianisme et que, poète comme il l'était, il n'ait pas senti en quoi le christianisme est poétique et combien sa poésie est supérieure à celle de toutes les épopées qu'il s'est complu à analyser. Si tout l'être de Chateaubriand, si toutes ses belles facultés avaient été imprégnées de l'esprit du vrai christianisme, quel magnifique ouvrage serait sorti de sa plume alors fidèle interprête des saines émotions d'un cœur vraiment chrétien ! M. de Chateaubriand a affirmé avec beaucoup de force sa parfaite sincérité et il ne saurait être question de la contester. Mais on peut être sincère tout en étant dans l'erreur, et si M. de Chateaubriand s'est cru dans le vrai,

[1] *Génie du christianisme*, II, p. 181-182. — [2] *Mémoires*, etc., XI, p. 57.

c'est que son Eglise le confirmait dans sa conviction personnelle. En réalité il ne pouvait écrire le *Génie du christianisme* autrement qu'il ne l'a fait. Pour cela il aurait fallu qu'il possédât précisément ces *lumières surnaturelles* qui lui faisaient défaut et dont il ne paraissait pas éprouver le besoin.

* * *

En réalité, au point de vue religieux, M. de Chateaubriand n'a pas été un esprit d'une grande profondeur. Il avait des préjugés et des préventions. Il l'a bien montré, en particulier, lorsqu'il lui est arrivé de parler du protestantisme. On dirait qu'il n'avait jamais eu l'occasion de l'étudier quelque peu; qu'il n'avait jamais rencontré des protestants authentiques. Passant un jour à Wittemberg, il dit à propos du tombeau de Luther : « Le protestantisme n'est en religion qu'une hérésie illogique; en politique, qu'une révolution avortée[1]. » Les *Mémoires d'outre-tombe* relatent l'épisode de Charlotte, cette fille du pasteur anglais sous le toit duquel Chateaubriand fit un long séjour. Il laisse si bien ignorer son catholicisme qu'on le croit protestant. Il est vrai qu'il fréquente le temple où, dit-il, « nous avions le même Dieu, sinon le même autel[2], » distinction que le Révérend aurait été incapable de faire entre son hôte et lui. Or, c'était en 1795, dans le temps du scepticisme le plus accentué de Chateaubriand. Plus tard, il lui arrivera d'écrire : « Les protestants rejettent quelques dogmes catholiques et en conservent d'autres tout aussi difficiles à croire[3]. » Il aurait été superflu de lui faire entendre que les protestants ne rejettent pas les dogmes chrétiens mais les superstitions catholiques sous lesquelles ces dogmes sont parfois étouffés. Tout cela était bien superficiel.

Chateaubriand est-il jamais arrivé à une intelligence plus complète, plus spirituelle du christianisme? Les *Mémoires d'outre-tombe* ne donnent pas sur ce point des renseignements aussi positifs qu'on le désirerait. Des affirmations s'y trouvent parfois atténuées par des réflexions qui revêtent

[1] *Mémoires*, etc., III, p. 286. Ces lignes écrites en 1812 étaient reproduites sans atténuation en 1846. — [2] *Ibid.*, VII, p. 207. — [3] *Ibid.*, etc., IX, p. 142.

trop facilement le caractère de doutes ou, tout au moins, d'hésitations propres à inquiéter. En 1831, par exemple, Chateaubriand constate, avec quelque complaisance, qu'il a commencé sa carrière littéraire par un ouvrage où il envisageait le christianisme sous le rapport littéraire, et qu'il a fini par un ouvrage où il envisage le christianisme sous les rapports poétiques et moraux (les *Etudes historiques*[1]). Toute son œuvre se serait-elle réduite à n'être que de la littérature? Vinet aurait donc eu parfaitement raison en disant : « Le christianisme de M. de Chateaubriand est littéraire; sa politique est littéraire et le lien qui unit cette politique à ce christianisme est littéraire aussi[2]. »

V

Quelles ont été les causes de l'éclatant succès obtenu par le *Génie du christianisme* à son apparition? Chateaubriand a toujours envisagé comme très grande la part qu'il a eue à ce succès. Il a été « le défenseur de la religion[3]. » Il a « travaillé de ses mains à relever la flèche abattue de la vieille basilique chrétienne[4]. » « L'athéisme et le matérialisme ne furent plus la base de la croyance ou de l'incroyance des jeunes esprits, l'idée de Dieu et de l'immortalité de l'âme reprit son empire[5]. » Chateaubriand estime que le *Génie du christianisme* restera « son grand ouvrage parce qu'il a produit ou déterminé une révolution et commencé la nouvelle ère du siècle littéraire[6]. » Enfin, et ce qui résume tout sur ce point, l'auteur en est arrivé à se consoler plus tard de ses revers politiques en n'oubliant jamais qu'il avait été « le restaurateur de la religion[7] ». Au reste, il était d'autant plus autorisé à s'attribuer le premier rôle dans cette restauration religieuse qu'il avait autour de lui des flatteurs empressés à l'entretenir dans cette conviction. Ainsi, encore en 1825,

[1] *Mémoires*, etc., X, p. 26.

[2] Vinet. *Etudes sur la littérature française*, I, p. 246.

[3] *Mémoires*, etc., I, p. 123. — [4] *Ibid.*, I, p. 74.

[5] *Ibid.*, etc., IV, p. 53. — [6] *Ibid.*, V, p. 113.

[7] *Ibid.*, VIII, p. 96, et *Congrès de Vérone*, I, p. 593.

M. de Montlosier lui écrivait : « La France a recouvré de vous l'amour de la religion de ses pères[1]. » Cependant, l'histoire à la main, on peut affirmer qu'à la veille même du Concordat, et, par conséquent, de l'apparition du *Génie du christianisme*, « l'Eglise constitutionnelle était en pleine prospérité et qu'elle devait son influence croissante à son indépendance[2]. » Mais ceci nous appelle à jeter un rapide coup d'œil sur les temps antérieurs.

* * *

Au mois de novembre 1793, la Commune de Paris avait pris l'initiative d'un mouvement athée. Tout autre culte que celui de la Raison devait être interdit. Un arrêté prescrivait que « toutes les églises ou temples de toutes les religions et de tous les cultes qui avaient existé à Paris seraient sur-le-champ fermés. » Il est vrai que, le 6 avril 1794, le Comité de salut public décrétait une fête en l'honneur de l'*Etre suprême* et que, le 7 mai suivant, Robespierre lisait son fameux discours sur ce sujet. « Alors, prêtres soumis ou insoumis aux lois, *assermentés* ou *non-assermentés*, furent traités à l'égal les uns des autres et envoyés tous à ce même échafaud où royalistes, constituans, girondins, montagnards allaient mourir ensemble[3]. »

Après le 9 thermidor, et par suite du décret du 3 ventôse an III, le culte chrétien put être rétabli sur tous les points du pays, démontrant ainsi combien le sentiment religieux est indestructible. « Le mouvement religieux qui se prononça à la fin du siècle fut inauguré aussi bien par le clergé insermenté que par le clergé qui avait franchement adopté la révolution.... L'Eglise réfractaire se reconstituait ainsi en pleine république.... Le culte se rétablissait de toute part comme de lui-même et, après trois ans, il était rétabli dans 4000 communes[4]. » M. Thiers estime qu'en 1800 il n'y avait

[1] *Mémoires*, etc., VIII, p. 45.

[2] E. de Pressensé, *L'Eglise et la Révolution française*, 2me édition. Paris, 1867, p. 370. — [3] A. Thiers, *Histoire du consulat*. Paris, 1873, p. 331.

[4] De Pressensé, *L'Eglise et la Révolution*, p. 355, 357, 364.

« rien de plus indiqué, de plus nécessaire que de relever l'autel de saint Louis, de Charlemagne et de Clovis, un instant renversé, » et il ajoute : « Le général Bonaparte, qui eût été ridicule s'il avait voulu se faire prophète ou révélateur, était dans le vrai rôle que lui assignait la Providence en relevant de ses mains victorieuses cet autel vénérable. Il agissait par sagesse ; le reste est un mystère[1]. » Le mystère, d'après M. de Pressensé, aurait au fond consisté en ceci : « En préparant le Concordat, le premier consul voulait enrôler à son profit la puissance religieuse dont il reconnaissait l'indestructible influence[2]. » Mais Thiers se trompe quand il prétend que Bonaparte a relevé les autels. « Les faits réfutent suffisamment cette assertion et, quant au protestantisme en particulier, il était debout et vivant aussi bien que le catholicisme quand le premier consul crut devoir s'occuper de la religion. »

Le 15 juillet 1801, le Concordat était signé entre le cardinal Conzalvi et Joseph Bonaparte, chargé simplement par son frère de sanctionner la négociation. Le 18 avril 1802, jour de Pâques, le Concordat était publié dans tous les quartiers de Paris avec grand appareil et par les principales autorités. On chanta en grande pompe, à Notre-Dame, un *Te Deum* solennel pour célébrer la paix générale et le rétablissement du culte. « Si l'opinion des esprits libéraux avait été contraire aux projets du premier consul, la masse de la nation ne s'en inquiétait nullement et montrait la plus parfaite indifférence.... Il semble que, fatiguée des violents orages des années précédentes, la France se soit momentanément contentée de ce qu'on lui donnait : le repos de la servitude racheté par la gloire[3]. »

* * *

Le culte chrétien était donc déjà virtuellement rétabli en France depuis une année lorsque parut le *Génie du christia-*

[1] Thiers, *Histoire du consulat*, p. 333.

[2] De Pressensé, *L'Eglise et la Révolution*, p. 392.

[3] De Pressensé, *L'Eglise et la Révolution*, p. 420.

nisme. Toutefois, si l'action exercée à ce moment-là par Chateaubriand n'a pas été aussi considérable qu'il l'a cru et qu'on s'est appliqué à le lui faire croire, il est incontestable que ce livre a vivement frappé les imaginations. A cet égard rien ne saurait mieux peindre l'état des esprits qu'une page empruntée à l'*Histoire du consulat*. « Pour compléter, ainsi s'exprime M. Thiers, l'effet que le premier consul avait voulu produire, M. de Fontanes rendait compte dans le *Moniteur* d'un livre nouveau qui faisait grand bruit dans ce moment. C'était le *Génie du christianisme*, composé par un jeune gentilhomme breton. M. de Chateaubriand, allié des Malesherbes, longtemps absent de sa patrie, décrivait avec un éclat infini les beautés du christianisme et relevait le côté moral et poétique des pratiques religieuses livrées, vingt ans auparavant, aux plus amères railleries. Critiqué violemment par MM. Chénier et Ginguené qui lui reprochaient des couleurs fausses et outrées, soutenu avec passion par les partisans de la restauration religieuse, le *Génie du christianisme*, comme toutes les œuvres remarquables, fort loué, fort attaqué, produisait une impression profonde parce qu'il exprimait un sentiment vrai et très général alors dans la pensée française. C'était ce regret singulier, indéfinissable de ce qui n'est plus, de ce qu'on a dédaigné ou détruit quand on l'avait, de ce qu'on désire avec tristesse quand on l'a perdu.... Les coutumes sociales et religieuses de l'ancien temps, odieuses et ridicules en 1789, parce qu'elles étaient alors dans toute leur force, et que, de plus, elles étaient souvent oppressives, maintenant que le dix-huitième siècle, changé vers sa fin en un torrent impétueux, les avait emportées dans son cours dévastateur, revenaient au souvenir d'une génération agitée et touchaient son cœur disposé aux émotions par quinze ans de spectacles tragiques. L'œuvre du jeune écrivain, empreinte de ce sentiment profond, remuait fortement les esprits et avait été accueillie avec une faveur marquée par l'homme qui alors disposait de toutes les gloires. Si elle ne décelait pas le goût pur, la foi simple et solide des écrivains

du siècle de Louis XIV, elle peignait avec charme les vieilles mœurs religieuses qui n'étaient plus[1]. »

Par ces derniers mots, et par une allusion directe dans le cours de cette page, Thiers a fait entendre que le *Génie du christianisme* avait paru « à son heure », — « au moment, a dit un autre écrivain, où l'évolution morale individuelle d'où il était né était devenue une évolution nationale et la France le lut dans un état d'âme pareil à celui dans lequel il avait été écrit[2]. » Chateaubriand lui-même a loyalement reconnu combien les événements du jour avaient contribué au succès de son livre. « Les fidèles se crurent sauvés. On avait alors un besoin de foi, une avidité de consolations religieuses qui venaient de la privation de ces consolations depuis de longues années[3]. » A une autre époque, et dans des circonstances plus normales, le *Génie du christianisme* n'aurait pas joui d'un pareil succès. C'est ce que l'auteur lui-même a constaté en ces mots : « N'ayant qu'une valeur accidentelle, il est venu juste à son moment[4]. » Quelques années plus tard, il l'aurait composé autrement, il aurait fait voir que « le christianisme est la pensée de l'avenir et de la liberté humaine, seul fondement de l'égalité sociale[5]. »

* * *

Dans la page de son *Histoire du consulat* que j'ai citée, M. Thiers fait allusion aux critiques et aux éloges dont le *Génie du christianisme* fut l'objet à son apparition. Marie-Joseph Chénier, le frère du célèbre et malheureux André, poète tragique, écrivain correct et facile, auteur d'un *Tableau de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1789* où le nom de Chateaubriand ne paraît pas, était un disciple de Voltaire. L'auteur du *Génie du christianisme* a pu se souvenir de cette omission injuste et volontaire de son nom

[1] Thiers, *Histoire du consulat*, p. 400.

[2] De Lescure, *Chateaubriand*. Paris, 1892, p. 55.

[3] *Mémoires*, etc., IV, p. 48. — [4] *Ibid.*, etc., IV, p. 69.

[5] *Ibid.*, etc., IV, p. 66.

lorsqu'il écrivait plus tard; « L'empire voltairien poussa un cri et courut aux armes[1]. » Il en était sans doute de même pour Ginguené, homme érudit, auteur d'une bonne *Histoire littéraire de l'Italie*, qui écrivait dans la *Décade*, feuille opposée au *Mercure de France*, le journal de Fontanes, l'ami de Chateaubriand.

Le genevois Sismondi, l'ami de Bonstetten et le commensal de Mme de Staël à Coppet, — l'historien le plus profondément moral de cette époque, — auteur d'une grande *Histoire des Français*, écrivait à la date du 25 mars 1813 : « Chateaubriand croit une religion nécessaire au soutien de l'Etat; il aime les souvenirs et il s'attache à celle qui a existé autrefois dans son pays, mais il sent fort bien que les restes auxquels il veut s'attacher sont réduits en poudre; il croit nécessaire aux autres et à lui-même de croire ; il s'en fait une loi et il n'obéit pas. Il y a dans tout cela beaucoup d'inconséquence. Sa raison n'est nullement d'accord avec son sentiment; il écoute le second lorsqu'il écrit[2]. »

De son côté, Guizot admirait *passionnément* Chateaubriand. Idées et langage, tout lui plaisait dans le *Génie du christianisme*: « ce beau mélange de sentiment religieux et d'esprit romanesque, de poésie et de polémique morale[3]. » Il sera intéressant de voir quel a été le dernier jugement que Guizot a porté sur Chateaubriand.

VI

Chateaubriand raconte qu'en 1804, alors qu'il demeurait à Paris, rue de Miromesnil, dans une assez grande solitude, il conçut l'idée de faire la preuve du *Génie du christianisme* en mêlant des personnages chrétiens à des personnages mythologiques. Il paraît cependant que, dès 1802, se trouvant à Rome, il avait commencé ce nouvel ouvrage[4]. « Une ombre, dit-il, que longtemps après j'appelai Cymo-

[1] *Mémoires*, IV, p. 46.

[2] J. C , L de Sismondi. *Fragments de son journal et correspondance*. 1867.

[3] Guizot. *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, I, p. 9.

[4] *Les Martyrs*. Edition Firmin Didot, Paris 1877.

docée, se dessina vaguement dans ma tête; aucun trait n'en était arrêté. Une fois Cymodocée dessinée, je m'enfermai avec elle, comme cela m'arrive toujours avec les filles de mon imagination... J'étais électrisé par cet Eudore et cette Cymodocée dont je ne savais pas encore le nom et dont j'entrevoyais l'image au travers d'une atmosphère d'amour et de gloire[1]. »

L'intention de Chateaubriand était donc « d'appuyer » par un exemple ce qu'il avait avancé dans le *Génie du christianisme*, que la religion chrétienne lui paraissait plus favorable que le paganisme au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée; que le *merveilleux* de cette religion pouvait peut-être lutter contre le merveilleux emprunté à la mythologie[2].

Dans sa pensée, Chateaubriand ouvrait ainsi « un grand procès littéraire. » Le 13 juillet 1806, il partait de Paris pour Trieste et l'Orient. Il allait y entreprendre des recherches géographiques et historiques en vue de l'ouvrage qu'il projetait d'écrire et des couleurs dont il aurait besoin. C'est ce voyage qu'il a raconté avec tant de charme dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Il voulait « dire les douleurs de l'Eglise persécutée, » en racontant la persécution de Dioclétien, à la fin du troisième siécle. Il allait « descendre sur la terre des prodiges (la Syrie), aux sources de la plus étonnante poésie... » En Judée, c'est « le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Ecriture[3].» La poésie donc, toujours la poésie! et c'est avec raison que Vinet a pu dire : « Tout ce que M. de Chateaubriand a été dans sa carrière, il l'a été en poète..., il est un poème entier[4]. »

L'année suivante, rentré à Paris et dans sa Vallée aux Loups, Chateaubriand compose le livre qui devait paraître au printemps de 1809. « Les combats de deux religions, l'une finissant, l'autre commençant, offraient, dit-il, aux muses un

[1] *Mémoires*, etc., IV, p. 332-352. — [2] *Les Martyrs*, p. 2.

[3] *Mémoires*, etc., V. p. 42, 45.

[4] Vinet. *Etudes sur la littérature française*, I, p. 472.

des sujets les plus riches, les plus féconds et les plus dramatiques[1]. » Malgré ses invocations à la muse, l'auteur des *Martyrs* a la prétention de faire de l'histoire. Il a beau s'en défendre, c'est bien ce rôle qu'il entend aussi jouer. Mais comment prendre cette prétention au sérieux en présence de tant de légendes, de peintures contraires à la vérité historique, de monstrueux anachronismes, — qu'il avoue, du reste, mais sans repentir, — de véritables romans, comme celui des deux lions aidant le frère Antoine à creuser la fosse du père Paul dans les sables du désert ! ?

Si l'on se refuse à considérer le livre des *Martyrs* comme un document historique, on ne saurait pas davantage le considérer comme une solide apologie du christianisme. C'est toujours le côté esthétique du christianisme qui frappe l'auteur et qu'il s'attache à développer avec prédilection. Sans doute, chez les *Martyrs*, le christianisme apparaît comme une source de force, de courage, de consolation dans les tourments les plus cruels, mais cette force ne procéderait-elle pas tout aussi bien du sentiment éprouvé par les personnages mis en scène qu'ils jouent un rôle glorieux ? Rien dans les *Martyrs*, pas plus que dans le *Génie du christianisme*, ne donne l'impression d'une vie spirituelle intérieure, puissante, d'un renouvellement, d'un changement du cœur et ce ne sont pas les prétendues conversions racontées ici qui en feraient naître l'idée. En effet, que dire de la profession de foi chrétienne de Lasthénès, — de la conversion si subite de Cymodocée et de son entrée dans l'Eglise chrétienne? Evidemment, les appels de Chateaubriand à sa muse ont été entendus par elle, — un peu trop même si l'on tient compte des aveux contenus dans le livre XXIV et dernier des *Martyrs*. Après avoir rappelé tout ce qu'il a écrit sous l'inspiration de cette muse, l'auteur termine par cette singulière confession : « Après avoir consacré l'âge des illusions à la riante peinture des mensonges, il emploiera l'âge des regrets au tableau sévère de la vérité[2]. »

[1] *Mémoires*, etc., V, p. 106. — [2] *Les Martyrs*, p. 370.

* * *

Dans un livre consacré à la gloire des martyrs chrétiens, il ne se pouvait faire que l'auteur n'étudiât le rôle des passions dans l'adoption ou le rejet d'une religion qui ne saurait elle-même méconnaître la réalité et l'importance de ce rôle. Néanmoins, je me bornerai à citer deux ou trois pensées, celle-ci par exemple : « Le paganisme, qui développe les passions avant l'âge, retarde les progrès de la raison ; le christianisme, qui prolonge au contraire l'enfance du cœur, hâte la virilité de l'esprit. Dès les premiers jours de la vie, il nous entretient de pensées graves[1]. » — Et encore : « Filles du ciel, les passions nous furent données avec la vie ; tant qu'elles restent pures dans notre sein, elles sont sous la garde des anges (!), — mais, aussitôt qu'elles se corrompent, elles passent sous l'empire des démons, c'est ainsi qu'il y a un amour légitime et un amour coupable, une colère pernicieuse et une sainte colère, un orgueil criminel et une noble fierté, un courage brutal et une valeur éclairée. O grandeur de l'homme ! nos vices et nos vertus font l'occupation et une partie de la puissance du ciel et de l'enfer[2]. » Enfin, à propos de Velléda et de son amour pour Eudore : « Tel est le danger des passions que, même sans les partager, vous respirez dans leur atmosphère quelque chose d'empoisonné qui vous enivre[3]. »

* * *

L'ouvrage consacré par Chateaubriand à célébrer le triomphe de l'Eglise chrétienne fut d'abord assez mal reçu du public. « Le succès des *Martyrs*, — a dit Guizot, — fut pénible et très contesté. Parmi les disciples du XVIIIme siècle et de Voltaire, la plupart traitaient M. de Chateaubriand en ennemi, et les plus modérés lui portaient peu de faveur[4]. » Guizot prenait parti pour les *Martyrs*, tout en appelant ce livre un poème destiné à établir une opinion. Sans aller aussi loin

[1] *Les Martyrs*, Livre IV, p. 23. — [2] *Ibid.*, Livre VIII, p. 138.
[3] *Ibid.*, Livre X, p. 167. — [4] Guizot. *Mémoires*. I, p. 9.

que son ami Victor de Bonstetten qui écrivait à la Comtesse d'Albany : « C'est l'ouvrage le plus ennuyeux et le plus mal fait qui existe, » Sismondi s'exprimait en ces termes : « C'est la chute la plus brillante dont nous ayons été témoins. Mais elle est complète ; les amis mêmes n'osent pas la dissimuler. Chateaubriand voit qu'il a survécu à sa réputation ; il est accablé comme amour-propre. Il veut toujours paraître, au lieu d'être lui-même. Une vérité profonde n'anime pas tous ses écrits. » Peut-être serait-il juste de dire que Bonstetten et Sismondi, si liés avec Mme de Staël, n'étaient pas du nombre des amis du grand écrivain. Ce qui est certain toutefois, c'est que ce dernier avoue avoir été ébranlé dans sa foi, — la foi en la bonté de son œuvre, sans doute, — par la violence de la critique[1]. Or il ne s'agissait pas ici de la critique qui se faisait jour sur les rives du Léman, mais bien de celle qui se déchaînait sur les bords de la Seine. Chateaubriand s'empresse de répondre et il ne le fait pas sans témoigner de beaucoup d'humeur : « Les chrétiens de France, dit-il, — à qui j'avais rendu de si grands services en relevant leurs autels (!!) s'avisèrent bêtement de se scandaliser[2]. » Il reconnait pourtant que le défaut (qu'un des défauts) des *Martyrs* tient au merveilleux *direct*, que, dans le reste de ses préjugés classiques, il avait mal à propos employé[3]. Il constate ensuite avec une satisfaction qu'il ne songe pas à dissimuler et du reste très naturelle, que les *Martyrs* se sont relevés et qu'ils ont eu quatre éditions consécutives.

VII

Plus on étudie Chateaubriand, plus on se voit contraint de se demander en quoi consistait sa religion personnelle ? Ce n'est pas qu'il ne s'envisage lui-même, — et cela en toute sincérité, — comme un chrétien très éclairé. Il parle volontiers de sa foi, mais si l'on recherche quelle a été l'action de cette foi sur son caractère, sur son humeur et sur ses espérances pour l'avenir éternel, on demeure hésitant et perplexe. A ces

[1] *Les Martyrs*. Préface, p. 1.— [2] *Mémoires*, etc., V, p. 108. — [3] *Ibid.* V. p. 11.

divers égards, on peut affirmer qu'il a lui-même fortement documenté ses futurs biographes.

Quant à son caractère par exemple, Chateaubriand l'a décrit avec une telle complaisance qu'il n'y a pas témérité à le dépeindre comme il l'a fait. Né morose, il l'est resté toute sa vie. «Mon défaut capital est l'ennui, le dégoût de tout, le doute perpétuel[1]. » — « Je m'ennuie et c'est ma nature. » — « J'ai le *spleen*, tristesse physique, véritable maladie[2]. » En 1833, à Venise, il ne peut regarder un vaisseau sans mourir d'ennui : « si j'étais libre, le premier navire cinglant aux Indes aurait des chances de m'emporter[3]. »

Chateaubriand se dit détaché de tout. Sa « conviction religieuse a dévoré ses autres convictions[4]. » Il prétend qu'il ne réussira jamais dans le monde, « précisément, dit-il, parce qu'il me manque une passion et un vice : l'ambition et l'hypocrisie[5]. » Passe encore pour l'hypocrisie, quoique la diplomatie, — et Chateaubriand s'est toujours pris très au sérieux comme homme d'Etat, — ne soit pas habituellement accompagnée de beaucoup de franchise. Mais quant à son ambition, elle a été grande ; quel rôle n'a-t-il pas voulu jouer en politique ? Ministre d'Etat, ambassadeur ? Il l'a été à plus d'une reprise. Guizot raconte combien ses démarches furent vives, directes et indirectes pour être envoyé au Congrès de Vérone comme ministre plénipotentiaire de France[6]. Quels lauriers n'a-t-il pas tressés autour de sa tête en parlant de *sa* guerre d'Espagne ? Cela ne l'empêche cependant pas de se dire fort peu attaché à tout cela. On comprend alors et l'on n'est pas loin de partager l'impression de Mme G. Sand qui, lisant les *Mémoires d'outre-tombe*, s'écrie : « Je m'impatiente de tant de grandes poses et de draperies. »

Chateaubriand ne semble pas avoir saisi l'incompatibilité qui existe entre certaines tendances naturelles et une profession positive de christianisme. Outre un orgueil qui se montre chez lui à tout propos et même hors de propos, — orgueil qu'il envisageait sans doute comme une « noble

[1] *Mémoires* VIII, p. 93. — [2] *Ibid.*, etc., X, p. 38, 306. — [3] *Ibid.*, X, p. 306. — [4] *Ibid.*, XI, p. 488. — [5] *Ibid.*, I, p. 259. — [6] Guizot. *Mémoires*, etc., p. 251.

fierté, » — il trahit, à l'égard de ceux qu'il appelle ses ennemis, un esprit absolument étranger à la charité : « Si je ne pardonne point à mes ennemis, je ne leur fais aucun mal ; je suis rancunier et ne suis point vindicatif[1]. » — « Je n'ai point, — écrira-t-il plus tard (1839), — la perfection évangélique. Si un homme me donnait un soufflet, je ne tendrais pas l'autre joue[2]. »

* * *

Si la religion de Chateaubriand n'a pas, semble-t-il, modifié son caractère, a-t-elle, du moins, apporté au grand écrivain quelque certitude quant à l'avenir éternel ? Grave question assurément et que Chateaubriand seul serait en droit de trancher. C'est bien aussi ce qu'il a voulu faire dans nombre de passages de ses écrits. Voici, entre autres, les derniers mots de ses *Mémoires*, mots écrits à Paris, le 16 novembre 1841 : « Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi, je descendrai hardiment, le crucifix à la main, dans l'éternité[3]. » Y aurait-il là plus et mieux qu'une phrase ? L'Eglise romaine n'autorise pas, chez ses fidèles, une assurance personnelle de leur salut et Chateaubriand est demeuré jusqu'à la fin soumis à l'Eglise. « Chrétien réconcilié, écrira-t-il un jour, ne m'oublie pas dans tes prières quand je serai parti ; mes fautes m'arrêteront peut-être à ces portes où ma charité avait crié pour toi : Ouvrez-vous, portes éternelles ! [4] » Où est l'assurance de tout à l'heure ? Mais voici qui est de nature à nous inpirer de tristes réflexions : « Je descendrai aux Champs Elysées (!) avec plus d'ombres qu'homme n'en a jamais emmenées avec soi[5]. » — Et deux ans seulement avant sa mort, soit le 28 juillet 1846, l'auteur du *Génie du christianisme* pouvait écrire : « Si j'ai assez souffert en ce monde, pour être dans l'autre une ombre heureuse, un rayon échappé des Champs Elysées (!!) répandu sur mes derniers tableaux, une lumière protectrice, la vie me sied mal ; la mort m'ira peut-être mieux[6]. » Faut-il se résigner à ne voir dans ces pa-

[1] *Mémoires*, I, p. 124. — [7] *Ibid.*, VIII, p. 99. — [3] *Ibid.*, etc., XI, p. 504.
[4] *Ibid.* IV, p. 70. — [5] *Ibid.*, II, p. 299. — [6] *Ibid.* p. 5.

roles que de la poésie et une poésie plus païenne que chrétienne ? Que sont devenus le crucifix et surtout la *croix* dont Chateaubriand a si bien parlé un jour ? Mais c'est toujours le même homme que berce la poésie. En voyant une procession se dérouler sous ses yeux dans le jardin de l'infirmerie Marie-Thérèse, il écrira tout ému : « Je me reporte aux Rogations dont j'ai décrit la pompe champêtre ; de la théorie du christianisme, j'ai passé à la pratique[1]. » La forme, et toujours la forme dans ce qu'elle peut avoir de poétique. Mais n'avait-il pas autrefois, à propos de l'*Histoire des révolutions*, signalé chez lui la tendance à n'être captivé que par le côté esthétique des choses? « Mon esprit fait pour ne croire à rien, pas même à moi (!); fait pour dédaigner tout, grandeurs et misères, peuples et rois, a nonobstant été dominé par un instinct de raison qui lui commandait de se soumettre à ce qu'il a reconnu de beau: religion, justice, humanité, égalité, liberté, gloire[2]. »

En vérité, ne serait-on pas tenté d'appliquer, — toutefois dans une mesure restreinte, — à Chateaubriand ce qu'il a dit de Louis XVIII : « Il est à craindre que la religion ne fût pour le *roi très chrétien* qu'un élixir propre à l'amalgame des dogmes de quoi se compose la royauté[3]. » Pour Chateaubriand, la religion, — ou le catholicisme, — et la légitimité s'amalgamaient très étroitement, et ne s'est-il pas dépeint lui-même dans un mot : « Il n'y a jamais eu d'être à la fois plus chimérique et plus positif que moi[4]. »

* * *

A propos de la *Vie de Rancé*, le dernier ouvrage (1844) publié par M. de Chateaubriand, — livre qui ne m'a pas fourni un mot à citer, — M. Vinet écrivait : « Nous demandions au vieillard quelques-unes de ces paroles qui ne sont pas encore du ciel, mais qui ne sont plus de la terre ; il nous les devait. Il y a des paroles sérieuses dans le livre, mais ce n'est pas

[1] *Mémoires*, X, p. 298. — [2] *Ibid.*, etc., V, p. 173.
[3] *Mémoires*, II, p. 216. — [4] *Ibid.*, III, p. 124.

un livre sérieux. A défaut des paroles que nous n'entendrons plus, puisse le silence être béni[1]. » Chateaubriand n'avait écrit la vie du célèbre abbé de la Trappe que pour obéir à un vœu de son directeur de conscience. Ce n'était donc qu'une œuvre de pénitence et de décadence. L'auteur avait soixante-seize ans et il était malade. Mais les *Mémoires d'outre-tombe*, cet ouvrage favori du « grand désabusé de toutes les vanités excepté de celle de la gloire[2], » ces *Mémoires* auraient-ils répondu à l'attente de Vinet s'il avait pu en prendre connaissance ? C'est douteux. On y rencontre bien de temps à autre, — comme nous l'avons vu, — telle parole qui semble être l'expression d'une foi plus spirituelle, celle-ci entre autres : « L'idée chrétienne est l'avenir du monde.... Je ne trouve de solution à l'avenir que dans le christianisme[3], » mais cela ne dit rien de bien précis quant à Chateaubriand lui-même.

On sait comment Chateaubriand essayait de distraire et de consoler sa morose vieillesse en cultivant l'amitié de Mme Récamier, la belle amie de Mme de Staël. L'Abbaye-au-Bois, qui vient de disparaître, était située au no 16 de la rue de Sèvres. C'était une grande maison entre cour et jardin, autrefois habitée par des religieuses, mais où des dames âgées ou isolées trouvaient à louer des chambres ou des appartements. C'est là, dans un salon devenu fameux, que trônait M. de Chateaubriand. Chaque jour, à la même heure, l'auteur d'*Atala* arrivait pour se reposer auprès de Mme Récamier des agitations de sa vie politique, pour se soustraire un moment à sa mélancolie habituelle. Mme Récamier seule parvenait à le *désennuyer*. Il considérait ses visites quotidiennes à l'Abbaye-au-Bois comme un avant-goût du ciel. « Dieu, dit-il, en me donnant ces heures de paix, me dédommageait de mes heures de trouble ; j'entrevoyais le prochain repos que croit ma foi, que mon espérance appelle (1839)[4]. »

[1] Vinet, *Etudes sur la littérature française*, I, p. 630.

[2] De Lescure, *Chateaubriand*, p. 187. — [3] *Mémoires*, etc., XI, p. 486.

[4] *Mémoires*, etc., VIII, p. 270.

VIII

Je ne saurais mieux, me semble-t-il, terminer cette étude sur Chateaubriand qu'en empruntant à M. Guizot la caractéristique que, avec l'autorité qui lui appartenait, il a tracée du grand écrivain dont il avait été jadis l'admirateur passionné.

« Comme ambassadeur à Londres, M. de Chateaubriand ne se plut pas longtemps et ne pouvait guère se plaire dans sa nouvelle mission ; il avait besoin de régner dans une coterie et d'y vivre sans gêne en même temps qu'adoré.

» Lancé au loin dans le monde, presque au sortir de l'enfance, M. de Chateaubriand a parcouru toutes les idées, tenté toutes les carrières, aspiré à toutes les gloires, épuisé les unes, touché aux autres, rien ne lui a suffi. « Mon défaut ca-
» pital, — a-t-il dit lui-même, — c'est l'ennui, le dégoût de
» tout, le doute perpétuel. » Etrange disposition dans un homme voué à restaurer la religion et la monarchie ! Aussi la vie de M. de Chateaubriand a-t-elle été un contraste et un combat perpétuel entre ses entreprises et ses penchants, sa situation et sa nature. Ambitieux comme un chef de parti et indépendant comme un enfant perdu, épris de toutes les grandes choses et susceptible jusqu'à la souffrance pour les plus petites, insouciant sans mesure dans les intérêts communs de la vie, mais passionnément préoccupé, sur la scène du monde, de sa personne comme de sa gloire et plus froissé des moindres échecs que satisfait des triomphes les plus éclatants. Dans la vie publique, plus jaloux de succès que de pouvoirs, capable, dans une grande circonstance, de concevoir et de mettre hardiment à flot un grand dessein, mais incapable de pratiquer avec énergie et patience dans le gouvernement une politique bien liée et fortement suivie. Il avait une sympathique intelligence des impressions morales de son pays et de son temps, plus habile pourtant et appliqué à leur complaire pour avoir leur faveur qu'à les diriger vers de sérieuses et durables satisfactions. Grand et noble esprit qui,

soit dans les lettres, soit dans la politique, connaissait et savait toucher les cordes élevées de l'âme humaine, mais plus propre à frapper et à charmer les imaginations qu'à gouverner les hommes et avide sans mesure de louange et de bruit pour satisfaire son orgueil, d'émotion et de nouveauté pour échapper à son ennui [1]. »

J'arrête ici cette série d'études, mais il me semble qu'une conclusion générale s'impose et je vais m'efforcer de répondre à cette légitime exigence.

[1] Guizot, *Mémoires*, etc., p. 250, 260, 261.